dicule, si chacun la prend au sérieux, à qui principalement attribuer ce changement fécond et salulaire, sinon à cette philosophie nouvelle, qui a si vivement et si puissamment remis en lumière ce qu'il y a d'infini et de divin dans la conscience de l'homme, sinon à cette philosophie qui a enseigné de nouveau l'union intime et permanente du créateur avec la créature?

Peut-être serait-il plus avantageux, à la cause des irréconciliables ennemis de la philosophie, d'avoir à faire à une philosophie qui niât Dieu, ou les rapports de Dieu avec le monde, ou du moins qui ne sût que dire de la nature de Dieu et de ses attributs. Dans des querelles récentes, ne leur est-il pas plus d'une fois arrivé d'avouer naïvement qu'à tout prendre, ils aimeraient encore mieux la philosophie de Condillac que la nôtre. Nous concevons cette préférence, il leur serait en effet plus facile de traduire une pareille philosophie à la barre du sens commun et des croyances éternelles du genre humain, il leur serait plus facile de soulever contre elle tous ceux qui tiennent aux principes sans lesquels il ne peut avoir ni religion, ni morale. Mais, nous n'avons pas donné encore, nous ne donnerons jamais un tel sujet de triomphe aux ennemis de la philosophie, et quelque pénible que cela leur puisse être, quelque fâcheux pour leur système d'attaque, il faut qu'ils se résignent à nous entendre solidement établir toutes ces grandes vérités au nom desquelles ils nous déclarent la guerre. Profondément persuadés que nous pouvons atteindre Dieu par un procédé légitime de la raison, Dieu avec sa nature essentielle et les attributs par lesquels il entre en relation avec l'humanité, nous enseignons ce Dieu, tel que la raison nous le révèle, nous ne l'identifions point avec le monde, comme on se plaît à le répéter, mais nous ne le séparons pas du monde, nous le découvrons dans l'homme et dans la nature, nous l'apercevons comme le principe suprême de toute substantialité, de toute